

La destruction du ” vivre ensemble ” à Sarajevo : penser la guerre par le prisme de l’urbicide

Bénédicte Tratnjek

► **To cite this version:**

Bénédicte Tratnjek. La destruction du ” vivre ensemble ” à Sarajevo : penser la guerre par le prisme de l’urbicide. 2012, <http://www.defense.gouv.fr/irsem/publications/lettre-de-l-irsem/lettre-de-l-irsem-n-5-2012/releve-st>. halshs-00705113

HAL Id: halshs-00705113

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00705113>

Submitted on 6 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La destruction du « vivre ensemble » à Sarajevo : penser la guerre par le prisme de l'urbicide

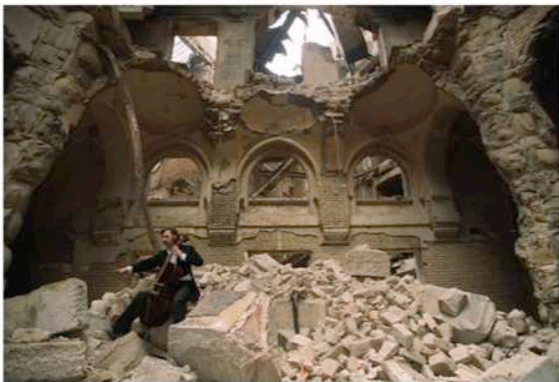
Bénédictte Tratnjek. Doctorante en géographie, Université de Clermont-Ferrand.

Sarajevo détruite : les images du siège de la ville-capitale de la Bosnie-Herzégovine ont particulièrement marqué l'imaginaire. Chaque jour, des tirs de mortiers depuis les hauteurs où sont positionnées les forces militaires et paramilitaires serbes de Serbie et serbes de Bosnie-Herzégovine assaillent les Sarajéviens. Les destructions dans la ville montrent l'acharnement contre la ville désignée comme « ennemie » pour sa multiculturalité. Pourtant, le projet des responsables politiques serbes de Bosnie-Herzégovine n'est pas d'anéantir Sarajevo, de la « rayer » de la carte. Ceux-ci ont pour objectif, après la guerre, d'en faire la capitale d'une future République serbe de Bosnie-Herzégovine « purifiée » de ses « indésirables », c'est-à-dire de la population non-serbe (bosniaque, croate, juive, rom... de Bosnie-Herzégovine, ainsi que les enfants à l'identité multiple issus des mariages mixtes). Les destructions dans la ville ne visent pas sa totale annihilation, mais l'anéantissement du *vivre ensemble*, de l'*urbanité* (Jacolin, Tratnjek, 2010). Dans cette idéologie, Sarajevo doit devenir une capitale de la « serbité ». Les destructions vont être choisies, pour leur symbolique.

Figure n°1 : La destruction de la Bibliothèque de Sarajevo, un haut-lieu du *vivre ensemble* et de l'identité sarajévienne

La destruction de la Bibliothèque de Sarajevo :
un haut-lieu de l'urbicide vu par la médiane médiatique

La destruction de la Bibliothèque de Sarajevo et le violoncelliste Vedran
Smajolovic jouant au milieu de ruines comme signe de résistance de
l'identité urbaine face à cette violence ritualisée

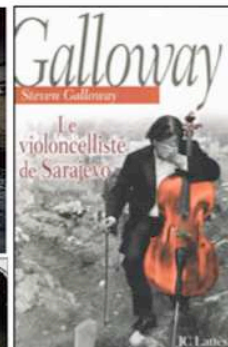


« L'une des images devenues célèbres montre le violoncelliste Vedran Smajolovic donnant un concert pendant le siège de Sarajevo dans ce paysage de ruines. Cette image a été « vendue » par les médias comme un double symbole : le paysage reflète la volonté des belligérants de détruire les hauts-lieux de l'échange, et par là l'identité multiculturelle des Sarajéviens ; le violoncelliste, quant à lui, symbolise la volonté constante des habitants pendant ce siège à lutter pour préserver cette rencontre des populations, ce bon voisinage et ce « vivre ensemble ». Mais derrière cette image « vendue » comme résistance de l'identité multiculturelle sarajévienne, à l'intérieur (comme symbole du possible) et à l'extérieur (comme dénonciation de l'urbicide), se cache un « impossible » »

La Bibliothèque, une destruction symbolique au cœur d'un urbicide

« Le 1^{er} mai [1992], c'est un véritable déluge de bombes. Le 2, il n'y a plus de lumière dans les caves où se cache la population : les tanks tirent au canon depuis les berges de la rivières. [...] Le 14, ce sont de graves destructions, églises, mosquées, édifices industriels et commerciaux, bâtiments publics, Assemblée. Dans les quartiers, les Serbes commencent à se sentir menacés par leurs propres voisins, premiers signes du démantèlement de la solidarité interethnique. [...] Le 27 mai, survient le massacre de la rue commerçante de Vase Miskina. Le 22 juin, celui de la rue Marsala Tita. [...] Le 25 août, peu après son retour de Suisse, Strauss assiste à la pathétique agonie de la Bibliothèque nationale, attaquée aux bombes incendiaires. Portés par le vent le long de la vallée, des lambeaux de pages brûlées viennent voler jusque dans sa rue ».

Source : CHASLIN, 1997, pp. 35-36.



Couverture française du roman *Le violoncelliste de Sarajevo* de Steven Galloway (2009, Lattès).

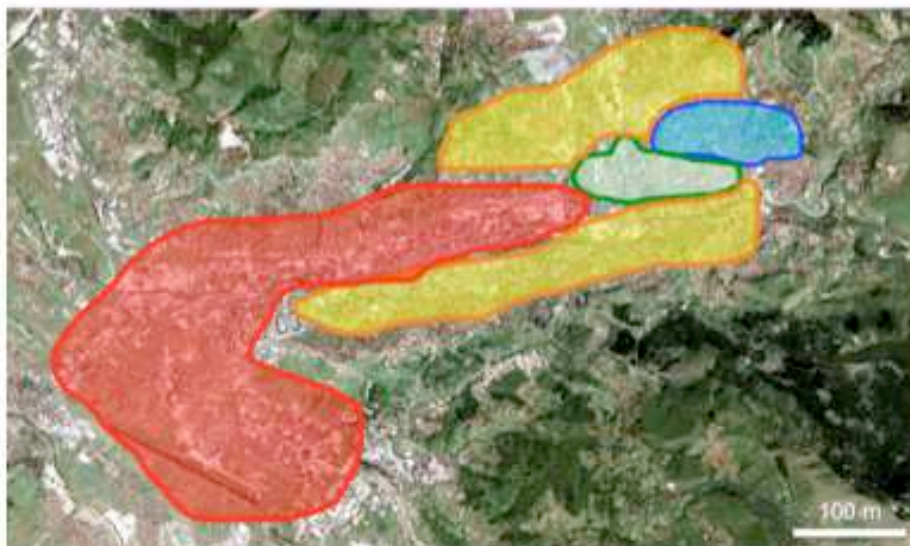
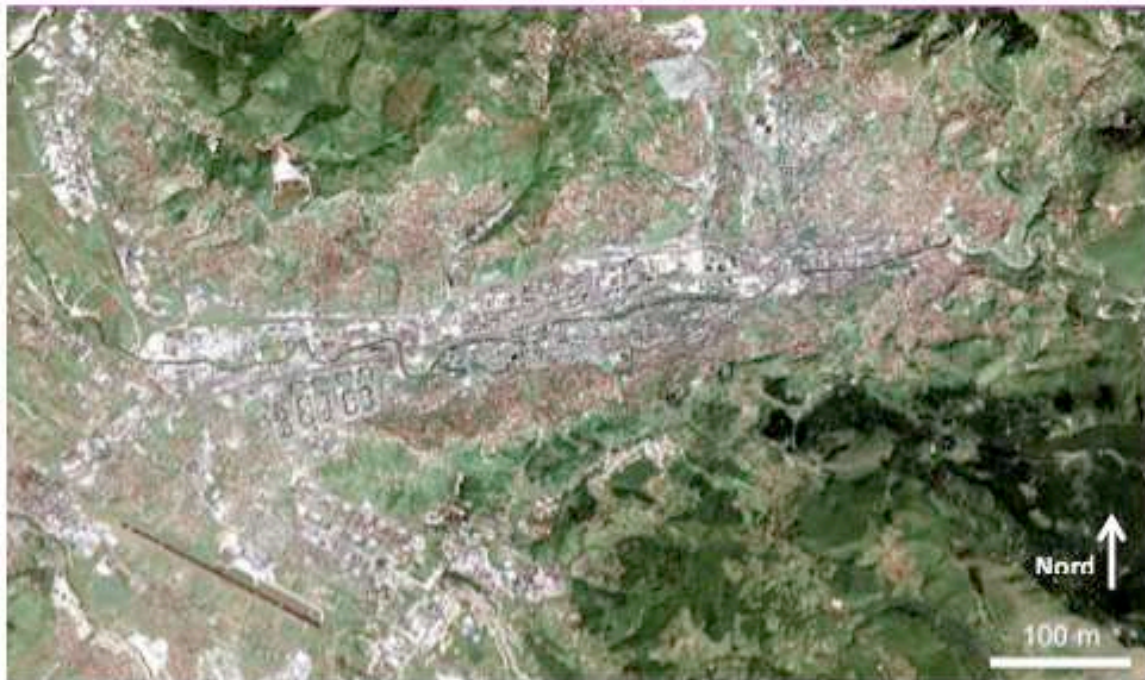
Source des photographies :
Groupe de presse Andia.

L'urbanisme dans la ville de Sarajevo est un témoin des différentes influences qui se sont succédées, et de la construction d'une identité sarajévienne comme culture urbaine du *vivre ensemble*. L'extension de la ville laisse voir différents types d'urbanismes qui sont les expressions spatiales des pouvoirs alors en place (Warchitecture, 1994) : l'urbanisme ottoman dans le quartier de Bascarsija (le « Grand Bazar ») et l'urbanisme austro-hongrois forment ensemble la ville-centre. Le quartier ottoman (influences orientales) et le quartier austro-hongrois (influences européennes) sont très distincts dans le paysage urbain : le premier est marqué par des petites ruelles entremêlées, entourées de petits bâtiments aux toits débordant sur la rue. Le second est marqué par un urbanisme bien plus aéré et par de grands bâtiments ostentatoires, lieux du pouvoir et des services publics. L'extension de la ville dans ses périphéries (en direction du Poljé, à l'Ouest de la ville, c'est-à-dire dans la seule partie non bornée par des collines) est marquée par l'urbanisme titiste (principalement à partir des années 1960) répondant aux principes hygiénistes d'un urbanisme autoritaire, qui visaient à la fois à rendre la ville saine et à la contrôler en cas d'attaque extérieure ou de soulèvement intérieur. L'urbanisme est ici marqué par de très grandes artères géométriques, le long desquelles on retrouve de grands immeubles d'habitation, aérés les uns des autres, très identiques. L'architecture est donc un marqueur spatial très puissant dans la ville de Sarajevo : détruire les symboles de « l'Autre » dans la ville de Sarajevo consiste à viser l'un ou l'autre des quartiers (le quartier ottoman comme trace de la domination d'un pouvoir musulman pour violenter symboliquement les Bosniaques, le quartier austro-hongrois pour détruire les symboles des influences européennes, ou les périphéries titistes pour détruire le symbole d'un pouvoir communiste). Pourtant, c'est bien l'ensemble de Sarajevo qui va être pilonné depuis les hauteurs de la ville, et pas seulement les hauts-lieux de l'identité de « l'Autre ». S'il ne s'agissait pas d'anéantir la ville, il ne s'agissait pas non plus de faire la guerre aux seuls Bosniaques, à travers ces destructions. C'est une guerre à la ville comme lieu de rencontres par excellence, l'ensemble des habitants étant perçus comme « coupables » de vivre avec « l'Autre ». Ce sentiment d'appartenance à une *ville-rencontre* s'oppose brutalement à l'*habiter rural* qui repose sur l'entre-soi communautaire.

« Dans toute l'ancienne Yougoslavie, les villes, peuplées de citoyens éduqués et modernes, représenteraient le lieu de la coexistence pacifique entre différentes confessions et différents groupes nationaux. A l'inverse, les campagnes, espace menaçant, seraient le domaine d'individus frustrés, incultes et violents, masse de manœuvre obligée de tous les nationalismes... Les défenseurs de Sarajevo, de Mostar ou de Tuzla, en Bosnie-Herzégovine, dénonçaient par exemple les nationalistes serbes et croates venus des campagnes, et tout particulièrement de la terre clanique, pauvre et violente d'Herzégovine, bastion effectif de ces nationalismes » (Déréns, Samary, 2000, p. 386).

**Figure n°2 : L'architecture et le paysage urbain dans Sarajevo :
des marqueurs spatiaux d'une ville comme lieu de rencontres**

L'urbanisation de Sarajevo, témoin de la multiculturalité de la ville, fruit de l'Histoire



LÉGENDE

-  Ville ottomane
-  Ville austro-hongroise
-  Expansion sur les collines
-  urbanisation périphérie de la période titiste

D'après TRATNEX, Bénédicte, 2005, *Les militaires face au milieu urbain : étude comparative de Mitrovica et de Sarajevo*, mémoire de DEA en géographie, Université Paris-Sorbonne.

L'urbanisation de Sarajevo est un témoin, notamment par le style architectural, des différents pouvoirs qui se sont succédés dans la ville, et du cosmopolitisme sarajévien comme construit social et politique qui s'inscrit dans le temps long. Les quatre phases d'urbanisation ont produit quatre types d'architectures urbaines (ville ottomane / ville austro-hongroise / collines anciennement urbanisées par de petites maisons individuelles / périphérie marquée par un urbanisme de type « communiste »), mais aussi elles expliquent la structuration de l'espace social dans la ville de Sarajevo. Ainsi, la répartition de la population dans la ville d'avant-guerre s'effectue selon deux critères : d'une part, l'ancienneté de l'arrivée à Sarajevo (qui explique la présence de certaines familles dans le centre ancien, ou plus souvent sur les collines anciennement urbanisées de Sarajevo, malgré des revenus faibles) ; et d'autre part, le revenu de la famille (qui, pour les arrivants récents – depuis la période titiste –, explique une répartition selon le coût du foncier, la périphérie étant le lieu d'installation les plus pauvres).

Trois types de *lieux-cibles* vont ainsi être détruits avec acharnement (Tratnjek, 2010) : tout d'abord, les hauts-lieux de l'identité de « l'Autre » (tels que les espaces de la religion), qui marquent dans la ville la présence des « indésirables ». Ensuite, les hauts-lieux de la mixité, de la multiculturalité, tels que les bâtiments institutionnels qui témoignent d'une identité bosnienne (qui relève de l'appartenance territoriale, commune à l'ensemble des populations vivant en Bosnie-Herzégovine, par-delà leurs différenciations communautaires – religieuses, ethniques ou linguistiques). Les bombardements, l'incendie et la mise à sac *contre* (comme si elle était un « ennemi » à part entière) la Bibliothèque nationale et universitaire de Sarajevo en est l'exemple le plus emblématique : les ouvrages qui y étaient conservés témoignaient non seulement de la succession de plusieurs pouvoirs et cultures en Bosnie-Herzégovine, mais aussi des influences les unes entre les autres. L'incendie de cette bibliothèque et son pillage relève du *mémoricide* (Tratnjek, 2011b) : il s'agit alors de détruire toute trace d'une mémoire collective dans la ville. Enfin, les hauts-lieux de l'*urbanité*, du *vivre la ville*, tels que les cafés, le cinéma, les espaces de travail, etc. Ces derniers ont été détruits avec un acharnement systématisé qui laisse apparaître l'impression d'une ville que l'on a tenté d'anéantir. Néanmoins, la dimension symbolique de ces lieux « ordinaires » était un des objectifs de ces destructions.


**Figure n°3 : L'urbicide dans Sarajevo :
de la haine de « l'Autre » à la haine de l'urbanité**

I/ Infrastructures urbaines : les lieux de la ville


-  Bâtiments
-  Voierie

II/ Types de cibles : les lieux de la destruction


Les géosymboles de "l'Autre"

-  Lieux culturels ou religieux :
la destruction comme rejet de "l'Autre"

Les géosymboles de la mixité

-  Lieux du politique et de l'identité sarajévienne :
la destruction comme rejet du *vivre ensemble*

Les géosymboles de l'urbanité

-  Lieux du quotidien, lieux "ordinaires" :
la destruction comme rejet du *vivre en ville*

Quartier de la mosquée du Bey Gazi-Husref

À proximité de la Présidence de Bosnie-Herzégovine, se trouve un espace géosymbolique de la présence musulmane et de l'identité bosniaque en Bosnie-Herzégovine : la destruction vise autant les hauts-lieux de l'identité de « l'Autre » que les lieux environnants (magasins, restaurants servant de la cuisine « bosnienne », c'est-à-dire une cuisine ayant une identité construite par le mélange des cultures et des saveurs, considérée comme « traditionnelle ») qui symbolisent une urbanité qui se construit dans la proximité, dans l'entente et dans la mixité.

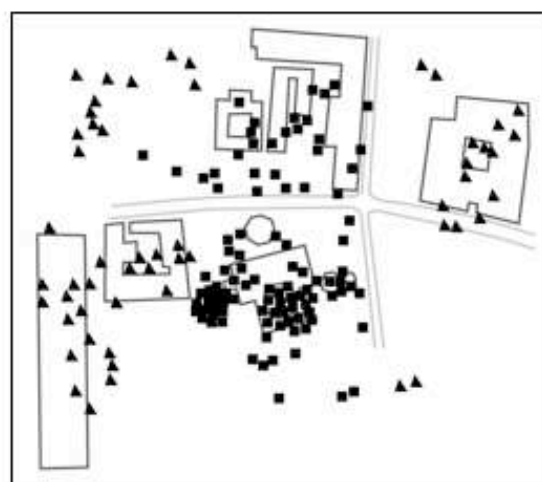
Quartier de la Présidence de Bosnie-Herzégovine

Le quartier de la Présidence de Bosnie-Herzégovine est particulièrement représentatif de l'identité sarajévienne comme construit du cosmopolitisme. La proximité de hauts-lieux de l'identité de « soi » ou de « l'Autre » (la mosquée Ali-Pasha), de hauts-lieux de la rencontre entre les populations (les bâtiments des institutions officielles) et de hauts-lieux de l'urbanité (les immeubles de bureaux et résidentiels, qui, par leur hauteur et la densité d'employés/habitants qu'ils réunissent sur une surface réduite, symbolisent la ville comme lieu de la mixité) en font un espace géosymbolique de « l'effacement » (aux yeux des belligérants combattant contre le cosmopolitisme) des identités communautaires par la ville. Les destructions de ce quartier sont estimées à 67 %.

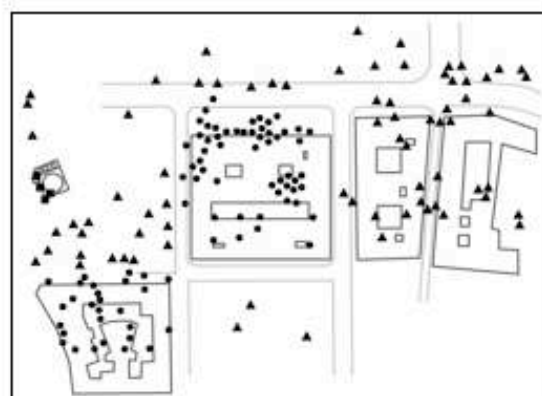
Quartier du cinéma

Autre quartier à proximité de la mosquée Ali-Pasha, l'espace polarisé par le cinéma de Sarajevo est un espace géosymbolique de l'urbanité et de la multiculturalité sarajéviennes. Le cosmopolitisme urbain est symbolisé dans ce quartier par la présence de nombreux bâtiments administratifs, qui représentent, dans le paysage comme dans l'imaginaire spatial, l'identité « bosnienne » par-delà les différences communautaires : qu'il s'agisse de lieux-symboles de l'identité urbaine (tels que le cinéma ou les immeubles résidentiels) ou de lieux-symboles de l'identité cosmopolite (tout particulièrement le bâtiment de la Croix Rouge et de l'Institut de la santé publique, offerts à tous), la destruction est pensée dans le but d'anéantir le « vivre ensemble ».

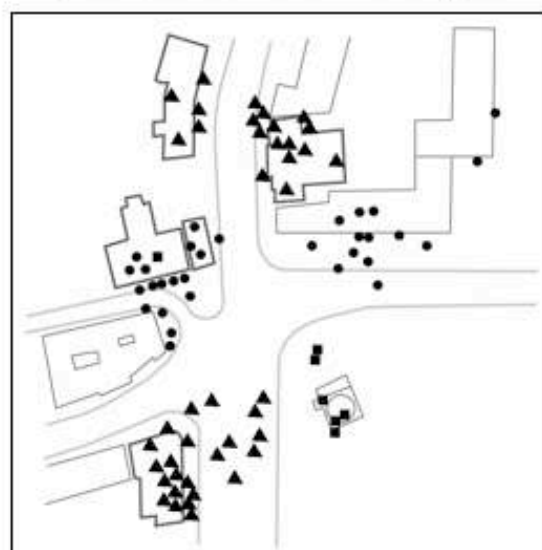
L'urbicide dans Sarajevo : de la haine de « l'Autre » à la haine de l'urbanité



Quartier de la mosquée du Bey Gazi-Husref



Quartier de la Présidence de Bosnie-Herzégovine



Quartier du cinéma

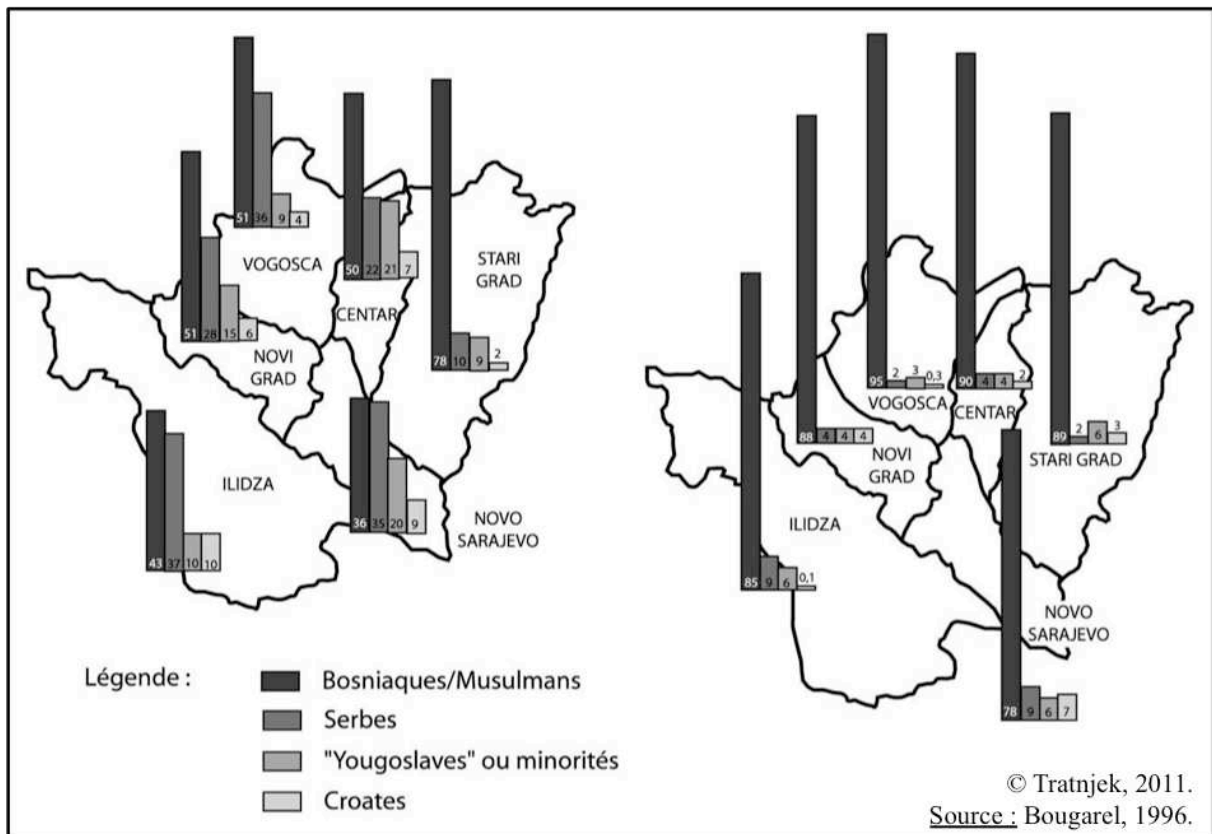
© Bénédicte Tratnjek.

Sources : WARCHITECTURE, 1994 ; enquêtes de terrain.

Cette « haine monumentale », selon l'expression de François Chaslin (Chaslin, 1997) qui désigne à la fois la haine contre les monuments et le gigantisme de cette destruction orchestrée, ne doit pas être exclue des études stratégiques et doctrinales. La dimension spatiale de la violence symbolique s'ancre dans les territoires du quotidien, et devient un enjeu de la pacification des territoires, par-delà le temps des combats. Bogdan Bogdanović (architecte et ancien maire de Belgrade) et le groupe d'architectes Warchitecture (Warchitecture, 1994) vont proposer, pour décrire ce « meurtre rituel de la ville », un néologisme : *urbicide* (terme formé à partir de « génocide » en substituant *genos* – le peuple – à *urbi* – la ville). « *Les agresseurs font penser à un fou qui jetterait de l'acide chlorhydrique sur le visage d'une belle femme tout en lui promettant un nouveau visage, plus beau !* » (Bogdanović, 1993, p. 34). Détruire l'urbanité pour reconstruire la ville comme le lieu d'une nouvelle société, où la rencontre entre les populations n'aurait pas sa place est ainsi nier l'identité de la ville elle-même. Pourtant, le phénomène est plus ancien : dans les guerres du Liban (1975-1990), les villes subissent des destructions qui relèvent du même acharnement contre la symbolique des lieux (Fregonese, 2009 ; Ramadan, 2009). Il s'agit, pour les belligérants, d'ancrer, dans les territoires du quotidien, un impossible *vivre ensemble* : l'urbicide participe donc des *nettoyages territoriaux*, idéologie politique qui vise à « purifier » le territoire revendiqué des populations qui n'appartiennent pas à l'*endogroupe* (le « Nous » collectif). Cette géographie de la différenciation ne s'applique pas aux seuls critères ethniques (c'est pour cela que l'on ne parle pas ici de « nettoyages ethniques ») : l'espace de vie doit être ainsi « nettoyé » de toutes les populations qui ne répondent pas aux critères de l'identité revendiquée, qu'il s'agisse d'une appartenance culturelle (ethnique, linguistique, religieuse), sociale ou politique (Tratnjek, 2011a).

En visant des lieux-cibles, les acteurs de l'urbicide détruisent le *vivre ensemble* en produisant une géographie de la peur qui perdure par-delà le temps des combats (Tratnjek, 2010) : les lieux « ordinaires » ne sont pas détruits de manière aléatoire, mais parce qu'ils sont, dans le quotidien des habitants « ordinaires », des repères de la proximité et de la mixité des populations. Ce n'est donc pas l'anéantissement de la ville, mais de ce qui fait de la ville un espace de rencontres qui est ainsi au cœur de l'urbicide. Cette « punition » de la ville comme espace « impur » (parce que multiculturel) est particulièrement « efficace » puisqu'elle produit une homogénéisation à l'échelle des quartiers ou de la ville. Dans cette perspective, l'urbicide est une entrée efficace pour comprendre les intentionnalités de certains belligérants dans les guerres urbaines : par-delà les enjeux tactiques et opérationnels, la gestion de l'immédiat après-guerre est profondément affectée par cette géographie de la peur. Sarajevo s'est « bosniaquée », du fait du départ massif des populations non-bosniaques (Croates, Serbes, Roms, Juifs, etc.) et de l'arrivée de déplacés de guerre bosniaques en provenance de la Republika Srpska où ils se retrouvaient devenus une « minorité ». La ville est également divisée par la Ligne-Frontière Inter-Entités qui partage l'espace politique en deux entités (la Fédération croato-bosniaque et la Republika Srpska), certains faubourgs sarajéviens se retrouvant en Republika Srpska.

Figure n°4 : L'homogénéisation communautaire de Sarajevo (1991-1996)



Si l'urbicide comme projet idéologique qui visait à imposer par la violence (matérielle et symbolique) la « serbité » comme *habiter* dans Sarajevo n'a pas abouti, le poids de la politique de terreur pèse encore dans le processus de réconciliation. Si les habitants « ordinaires » tentent de reconstruire le *vivre ensemble*, celui-ci se heurte aux processus d'homogénéisation qui ont mis à distance les voisins de l'avant-guerre. Comprendre les intentionnalités des belligérants est un « outil » efficace pour comprendre l'efficacité géographique de la guerre par-delà le temps des combats : la symbolique des lieux doit être appréhendée par les acteurs de la paix, pour appréhender l'ensemble de l'état des destructions. Il ne s'agit pas seulement d'un bilan matériel, mais bien d'une destruction de la proximité et de l'ancrage d'une peur de « l'Autre » dans les pratiques spatiales quotidiennes. Reconstruire et (ré)concilier la ville dans l'immédiat après-guerre demande de comprendre l'*habiter*, c'est-à-dire les réalités quotidiennes auxquelles sont confrontés chaque jour ceux pour qui le silence des armes ne signifie pas toujours un retour à la paix.

Bibliographie indicative :

- Bevan, Robert, 2006, *The Destruction of Memory. Architecture at War*, Londres : Reaktion Books.
- Bogdanović, Bogdan, 1993, « L'urbicide ritualisé », dans Véronique Nahoum-Grappe (dir.), 1993, *Vukovar, Sarajevo... La guerre en ex-Yougoslavie*, Paris : Editions Esprit, pp. 33-37.
- Bougarel, Xavier, 1994, *Bosnie. Anatomie d'un conflit*, Paris : La Découverte.

- Chaslin, François, 1997, *Une haine monumentale. essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie*, Paris : Descartes & Cie.
- Coward, Martin, 2009, *Urbicide. The politics of urban destructions*, New York : Routledge.
- Dérens, Jean-Arnault et Catherine Samary, 2000, *Les conflits yougoslaves de A à Z*, Paris : Les Editions de l'Atelier.
- Fregonese, Sara, 2009, « The urbicide of Beirut? Geopolitics and the built environment in the Lebanese civil war (1975-1976) », *Political Geography*, vol. 28, n°5, juin 2009, pp. 309-318.
- Jacolin, Henry et Bénédicte Tratnjek, 2010, « [Les villes dans la guerre](#) », *Les Cafés géographiques*, compte-rendu du café géo du 26 octobre 2010.
- Mahmutcehajic, Rusmir, 2008, *Le Meurtre de la Bosnie*, Paris : Non lieu.
- Ramadan, Adam, 2009, « Destroying Nahr el-Bared: Sovereignty and urbicide in the space of exception », *Political Geography*, vol. 28, n°3, pp. 153-163.
- Tratnjek, Bénédicte, 2010, « [Les paysages urbains en guerre : géosymboles, territorialités et représentations](#) », dans Nicolás Ortega Cantero, Jacobo García Álvarez y Manuel Mollá Ruiz-Gómez (dir.), 2010, *Lenguajes y visiones del paisaje y del territorio*, Madrid : UAM Ediciones, pp. 187-199.
- Tratnjek, Bénédicte, 2011a, « Vivre dans une ville en guerre : les territoires du quotidien entre espaces de combats et espaces de l'enfermement », *Les Champs de Mars*, n°21, été 2011, pp. 75-100.
- Tratnjek, Bénédicte, 2011b, « [Les lieux de mémoire dans la ville en guerre : un enjeu de la pacification des territoires](#) », *Diploweb*, 31 octobre 2011.
- Warchitecture, 1994, *Urbicide – Sarajevo. Sarajevo, une ville blessée*, catalogue d'exposition.

Des blogs pour aller plus loin :

- [Beirut : Urbicide 75/08](#), Sara Fregonese.
- « [Urbicide au Liban](#) », *Rumor*, Eric Verdeil, 19 octobre 2009.
- [Géographie de la ville en guerre](#), Bénédicte Tratnjek (billets « [Urbicide](#) » et « [Sarajevo](#) »).